

monde, avec la volonté de gouverner avec justice et libéralité autant que faire se peut, j'ai réussi à mettre les affaires dans un chaos tel que Bobby Peel lui-même ne saurait par quel bout les prendre. C'est pourtant excusable, je vous assure. Imaginez quel peuple composé de français, d'anglais, d'éco-sais, d'irlandais, de sauvages et d'un mélange de tout cela. Je dois d'abord à la vérité de dire que ce sont les sauvages qui m'ont donné le moins d'embarras et qui me paraissent les plus civilisés. Imaginez toutes ces origines divisées politiquement ou religieusement, quelquefois politiquement et religieusement car il en est qui se font de la religion une politique tandis que d'autres se font de la politique une religion. Les intérêts se mêlent, se choquent, se brouillent, se combattent ; les esprits ne s'entendent point, les moindres questions se compliquent ; on ne sait sur quoi, sur qui, ni avec quoi, ni avec qui compter. Après les sauvages les gens avec qui je m'arrangerais le mieux, il me semble, si on n'avait pas introduit dans la politique cette monstrueuse folie du gouvernement responsable, ce sont je vous l'avoue les canadiens-français, braves gens qui n'exercent la bosse de la contradiction dont tout homme ici bas est plus ou moins doué, que sur des choses d'une importance légère ; ils s'émouvent autant à propos de l'élection d'un marguillier, de la nomination d'un capitaine de milice qui n'a pas de soldats, d'un greffier, place dont les revenus empêchent tout juste son homme de crever de faim, d'un commissaire des petites causes, emploi qui ne rapporte que beaucoup d'ennemis, qu'on le fait ailleurs pour l'élection d'un membre du parlement. Un peu de justice à ces braves gens, pas trop de taxes, un peu de protection et d'encouragement à l'éducation et à l'industrie, voilà tout ce qu'il faudrait pour rendre tous ces sujets plus heureux que des rois. Il n'en est pas ainsi des autres, je vous l'assure mon cher lord, l'argent, de l'argent, toujours de l'argent, de l'argent pour tout et tout pour de l'argent, voilà ce qui fait mouvoir dans tous les sens imaginables les autres origines qui peuplent ces belles contrées. Et pour de l'argent chaque parti crie, remue, écrit, murmure, parle, pétitionne, se passionne, intrigue, supplie, menace, sans répit ; et au milieu de tout cela le pauvre gouverneur qui veut être juste ne sait de quel côté se tourner car pour plaire aux uns il faut écraser les autres.

Au secours ! Au secours ! Au secours ! Milord ! Au voleur ! A l'assassin ! Au chercheur de place ! Au journaliste ! On m'étreint, on m'entoure ; on me fête ; on me coudoie ; on me ruine ; on me tire d'un côté, on me pousse de l'autre ; on me trompe par-ci, on me vole par-là ; je ne sais à qui m'adresser, je suis perdu, moulu, vermoulu ; aidez-moi, pour l'amour de Dieu, de vos plus sages conseils.

Vous avez vu par ma dépêche officielle, par les journaux et par tous les pamphlets que les partis ennemis se sont mutuellement infligés, où en est la question appelée du gouvernement responsable ; que faut-il faire pour en sortir ? Vous me direz : Demandez conseil aux hommes du pays en qui vous avez confiance. Eh bien je l'ai fait ; savez-vous ce que j'en obtiens ? L'un me dit : Votre seul moyen de salut est de vous fier aux réformistes modérés ; l'autre veut que je m'adresse aux libéraux outrés qui, dit-il, sont plus désintéressés, plus fermes et plus populaires ; un autre jure que les tories seuls peuvent me sauver ; celui-là prétend qu'il faut appeler des hommes de tous les partis ; enfin je m'adresse à tout le monde et tout le monde craint son voisin ; on a peur de se compromettre, on tient plus à la popularité qu'au peuple ; les hommes véritablement honnêtes, croyant que je les ai joués me fuient et abandonnent les abords de mon château désolé aux fripons besogneux qui m'induisent dans des erreurs que je ne découvre qu'après les avoir commises. Je ne trouve pas un homme pour me donner un bon conseil, il s'en trouve mille pour m'accabler de reproches. Croyez-moi, milord, ce pays est cent fois plus difficile à gouverner que l'Angleterre où du moins le parti en pouvoir a coudées franches et peut mener tout à son gré sans s'inquiéter de l'autre qui